

Culture



Robert J. SHARER, *The Ancient Maya*, Stanford, CA: Stanford University Press, 1994, 892 pages, 24,95\$ U.S. (broché), 75,00\$ U.S. (relié)

J.C. Langley

Volume 16, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083971ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083971ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langley, J. (1996). Compte rendu de [Robert J. SHARER, *The Ancient Maya*, Stanford, CA: Stanford University Press, 1994, 892 pages, 24,95\$ U.S. (broché), 75,00\$ U.S. (relié)]. *Culture*, 16(2), 119–121. <https://doi.org/10.7202/1083971ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

diant de l'époque Han était sali par des excréments que les gens lui jetaient dessus. Mais il réapparaisait toujours très propre. Il fut mis aux fers. Mais il retourna mendier sur la place du marché. Finalement, les maisons de ceux qui l'avaient souillé s'écroulèrent. Texte pas tellement merveilleux, si on le compare à des histoires vraiment incroyables rassemblées dans le *Sou shen chi*. Mais quand même.

Le troisième texte écarté du premier chapitre concerne (n° 24) «Hsü Kuang et l'odeur du sang». Kuang s'étant fait refuser un melon, réussit à en faire pousser instantanément un autre pied, en enfonçant dans un trou un bout de sa peau. Il put nourrir les spectateurs avec de nombreux melons. Kuang pouvait prédire exactement les sécheresses et les inondations.

Le texte n° 33 du deuxième chapitre, qui a été écarté par l'équipe de Rémi Mathieu, est pourtant bien intéressant : il s'agit d'action à distance. Un certain Fan Ying à Hu shan, sent grâce à un violent vent du sud-est, qu'un incendie s'est déclaré dans le district de Chengdu; il prend une bouchée d'eau, la crache. Plus tard, on lui annonce que l'incendie a été éteint au moment même où il réalisait ce crachat magique.

C'est sans doute leur extrême brièveté qui a fait écarter aux traducteurs français les n° 35 à 40. Dans le n° 35, on voit un nommé Chao Ping se voir refuser le passage sur un bac. Qu'à cela ne tienne! Il étale son foulard de tête sur la rivière, s'assied dessus, souffle de manière à produire un grand vent, et franchit la rivière. Le n° 36 nous présente le même Chao Ping, très pur et frugal, utilisant les fleuves coulant vers l'est en guise d'alcools de sacrifice et de l'écorce de mûrier en guise de viande séchée. Le n° 37 n'a pas deux lignes et, en effet, ne vaut pas la peine d'être retenu. Le n° 40 nous montre un certain Hsieh Chiu écrivant un talisman en rouge, le jetant dans un puits : un couple de carpes bondit hors de l'eau. Les deux poissons cuits nourrissent la foule des vassaux du magicien.

Je donne pour finir, traduction du n° 45 (écarté par l'édition UNESCO), un récit de «réunion» d'un vivant avec sa femme morte depuis plusieurs années:

Cela se passait sous les Han. Un veuf s'adresse à un Maître taoïste : «Si vous pouviez me laisser parler à ma femme de nouveau, je mourrai sans regret». Le Maître lui dit : «Tu peux lui rendre visite, mais dès que tu entendas le

tambour résonner, quitte-la aussitôt! sans tarder!» Le Maître récite ses formules pour une telle réunion, et en un rien de temps, le veuf se trouve avec sa femme. Ils bavardent, éprouvant joies, chagrins, affection profonde, tels qu'ils les éprouvaient du temps qu'elle était en vie. Le temps passe ainsi, le tambour résonne, le veuf ne peut pas demeurer là, s'enfuit, mais doit laisser son pan d'habit coincé dans la porte. Il l'arrache et se sauve. Un an plus tard, le veuf meurt à son tour. Quand ses descendants ouvrent le caveau de famille pour l'y ensevelir, ils trouvent, coincé dans le couvercle du cercueil de son épouse, un pan de l'habit du veuf.

Les exemples donnés ci-dessus auront servi à montrer, je l'espère, que l'ouvrage recensé est indispensable et, pourtant, ne se substitue pas à la traduction de l'équipe de Rémi Mathieu, car les choix de traduction sont fort divergents, et le folkloriste doit pouvoir disposer des diverses solutions apportées aux difficultés d'interprétation.

Robert J. SHARER, *The Ancient Maya*, Stanford, CA : Stanford University Press, 1994, 892 pages, 24,95\$ U.S. (broché), 75,00\$ U.S. (relié).

Par J.C. Langley

Lorsque cet ouvrage, écrit par Sylvanus Morley, le spécialiste de l'archéologie maya, fut publié pour la première fois en 1946, il devint très rapidement un classique. Son originalité provenait du fait que, malgré tout ce qui avait déjà été écrit au sujet de sites mayas particuliers et des divers aspects de la culture et de l'organisation sociale maya, l'ouvrage représentait la première tentative de synthèse de la nature et du développement de cette civilisation depuis ses origines jusqu'à la conquête espagnole. L'ouvrage était également réputé pour ses nombreuses illustrations qui rehaussaient le texte et pour la passion qui animait l'auteur dans sa description des Mayas qui étaient représentés comme les Grecs du Nouveau Monde, des intellectuels qui se consacraient principalement à l'étude des mathématiques et des phénomènes célestes.

Le livre jouit d'un succès immédiat et les quatre éditions qui suivirent, dont une seule fut préparée par Morley peu avant sa mort en 1948, en témoignent. Toutes ces rééditions, et plus particulièrement celle de 1994 qui est le sujet de ce compte rendu, reflètent également l'augmentation consi-

dérable de nos connaissances sur les Mayas, qui ne sont pas sans aucun lien avec le développement de la recherche dans ce domaine depuis cinquante ans. D'autre part les chercheurs ont également pris peu à peu conscience que l'image que Morley se faisait de la culture maya, comme étant essentiellement une société paisible et tournée vers l'étude du temps et de l'astronomie, était incomplète et même erronée.

La dernière édition de Sharer demeure fidèle à l'auteur et à son intention originelle mais le texte a été révisé et réécrit à tel point qu'il s'agit là d'une œuvre nouvelle dont le trait le plus remarquable est peut-être l'intégration heureuse et cohérente dans un seul volume de toutes les recherches et les nouvelles interprétations sur les Mayas qui parsèment la littérature des cinquante dernières années. Cette édition récente est longue (plus de 800 pages) et on a pris soin d'ajouter avantageusement de nouvelles illustrations qui viennent compléter celles qui avaient contribué au succès de l'ouvrage original.

La moitié du livre est consacré à l'histoire de la civilisation maya, reflétant ainsi l'accroissement extraordinaire de nos connaissances dû au développement des explorations, des excavations et des études des épigraphes et de l'histoire de l'art. Bien que l'origine de cette civilisation, à peine abordée par Morley, soit discutable, il est clair qu'elle peut être située à environ 1000 av. J.-C. d'après l'excavation récente de sites tels ceux de Cuello et de Nakbe. De même, les fouilles de Cerros et d'El Mirador ont montré que le développement de cette civilisation s'est accompli plus rapidement qu'on ne l'avait d'abord estimé. À la fin de la période préclassique (approx. 450 av. J.-C. - 250 apr. J.-C.), les Mayas construisaient déjà d'énormes complexes montrant une architecture et des sculptures cérémonielles caractéristiques de l'épanouissement culturel de la période classique. On y trouve également certains témoignages des débuts de leur écriture hiéroglyphique. On a fait grand cas de la soi-disant homogénéité de la culture maya durant les périodes préclassique et classique mais Sharer insiste dans une certaine mesure sur la diversité régionale qui est maintenant apparente et la contribution à cette diversité des autres traditions culturelles telles celles des Olmèques, d'Izapan et des Mixo-Zoqueans, avec lesquelles les premiers Mayas furent en contact.

L'abondance de nouvelles données concernant les sites mayas de la période classique (approx. 250 - 900 apr. J.-C.) rend l'hypothèse sur l'homogénéité encore plus douteuse. La plupart de ces sites étaient connus, du moins de nom, depuis plus d'un siècle mais le développement incomparable qu'ont connu les efforts de recherche durant les cinquante dernières années a permis un accroissement extraordinaire de nos connaissances sur les Mayas, prenant souvent la forme d'histoires détaillées des sites et des dynasties. Nous connaissons mieux maintenant la généalogie des gouverneurs mayas et les cérémonies et les guerres qu'ils menaient. Pour n'en citer que quelques-uns qui ont droit de cité actuellement dans les annales de l'histoire écrite, mentionnons les lignées régnautes de Copan, Palenque, Quirigua, Tikal et Yaxchilan. Contrairement à l'opinion ancienne selon laquelle ces sites n'étaient que des centres cérémoniaux sans rôle urbain, il apparaît évident aujourd'hui qu'ils étaient des centres de pouvoir politique et que leurs rapports réciproques ont contribué d'une manière importante à la dynamique de la civilisation maya et, ultérieurement, à sa disparition.

La plupart des données historiques dont nous disposons actuellement proviennent du déchiffrement récent des textes apparaissant sur les monuments. L'intérêt pour l'étude des hiéroglyphes mayas remonte à la conquête, en commençant par les vaines tentatives de Monseigneur Diego de Landa d'interprétation sous forme d'alphabet d'un système d'écriture essentiellement logographique. Les progrès ont été lents. Les inscriptions relatives au calendrier ont été les premières à être déchiffrées et, il y a à peine cinquante ans, on croyait encore que les textes mayas ne concernaient que des faits de calendrier et d'astronomie. En 1960, la publication des travaux originaux de Tatiana Proskourikoff sur la signification historique d'une série de dates apparaissant sur les stèles de Piedras Negras allait constituer une percée remarquable, à la suite de laquelle les chercheurs en vinrent rapidement à la conclusion que plusieurs des inscriptions couvrant les stèles et autres monuments traitaient d'histoires dynastiques et mythologiques. La découverte simultanée que le système d'écriture pouvait comporter des éléments syllabiques engendra un nouvel effort de recherche qui culmina dans le déchiffrement de la majorité des hiéroglyphes augmentant considérablement nos connaissances sur la période classique. Sharer présente en profondeur ces

développements dans un de ses chapitres consacrés aux aspects spécifiques de la culture maya, bien qu'il eut été préférable que l'auteur explique plus clairement que les inscriptions ne donnent qu'une vue partielle de la société maya, en ce sens qu'elles ne concernent que les événements liés à la vie de l'élite, souvent dans un but propagandiste, et qu'elles ne fournissent que très peu d'informations sur la vie et la pensée des gens ordinaires.

Ces inscriptions comprennent toutefois des informations détaillées sur le rôle des guerres dans l'histoire de chaque site. Les activités guerrières, que Morley n'avait systématiquement pas pris en compte, ont d'abord été mis en lumière avec la découverte en 1946 des célèbres peintures murales de Bonampak. Depuis lors, le déchiffrement d'inscriptions hiéroglyphiques a révélé l'étendue et la nature des conflits armés chez les Mayas. Les guerres mayas ont longtemps été considérées par les chercheurs comme de simples razzias dans le but d'obtenir un tribut ou des victimes pour les sacrifices. Il est maintenant évident, qu'au fur et à mesure du développement de la période classique, ces guerres soient devenues pour les cités un moyen important de conquête et d'expansion territoriale. Sharer fournit plusieurs exemples notables incluant, entre autres, la conquête probable de Uaxactun par Tikal, celle de Tikal par Caracol, la guerre menée par Dos Pilas à ses voisins, le conflit entre Copan et Quirigua et un incident similaire entre Palenque et Tonina. En fait, toutes ces données ont permis d'approfondir notre connaissance des relations intergouvernementales mayas et ont mené à la formulation d'une nouvelle hypothèse sur le déclin des grandes cités-états de la période classique. On pense maintenant que, parallèlement à la détérioration de l'environnement, la guerre civile soit devenue endémique et agressive avec, comme conséquence, le dépeuplement et l'écroulement de la société. Quoi qu'il en soit, le conflit armé est maintenant attesté et joue un très grand rôle dans notre compréhension de cette civilisation.

Deux chapitres portant sur les arts et les artefacts mayas décrivent et illustrent un aspect de la production maya très connue des spécialistes, tandis qu'un autre chapitre est consacré aux réalisations qui ont le plus retenu l'attention de Morley et de sa génération, à savoir le calendrier et la cosmologie. Ces chapitres se limitent en général aux faits et pourraient même être considérés ennuyeux par comparaison avec les reconstructions géniales

de l'astronomie maya et du système de croyances qui ont été avancées pour étayer les théories récentes sur la royauté et l'organisation sociale durant la période classique. Mais ce type de présentation comporte des avantages. Il semble refléter une prise de décision consciente de la part de l'auteur de réunir dans un seul volume le maximum d'informations bien documentées, en laissant aux autres le loisir de spéculer davantage sur cette civilisation. De cette manière, le lecteur a la certitude d'acquérir des connaissances solides qui lui permettront de poursuivre des recherches plus théoriques à partir de la bibliographie très riche qui est proposée.

Il est toujours loisible, même à la lecture d'un ouvrage aussi long et complet que celui-ci, de se demander si l'auteur n'aurait pas dû s'attarder plus longuement qu'il ne l'a fait sur certains aspects qui l'auraient mérité. Par exemple, dans cet ouvrage, l'agriculture n'est traitée que très brièvement dans le contexte des systèmes de subsistance. De même, la question des rapports avec les étrangers, qui a sûrement dû jouer un rôle dans la formation et l'évolution de la société classique, est examinée uniquement de façon marginale. Mais tout ceci s'estompe lorsqu'on réalise ce que Sharer a accompli. Il a réussi à intégrer une quantité incroyable de données dans une synthèse cohérente de la civilisation maya et, ce faisant, il a montré une maîtrise impressionnante de son sujet. Le résultat est une étude encyclopédique d'une culture complexe dont l'histoire s'étend sur plus de 2000 ans. Le style d'écriture de Sharer est plus savant que populaire; néanmoins, l'ouvrage est facile à lire, les impedimenta propres aux ouvrages académiques, tels les citations dans le texte et les notes en bas de page, ayant été omis. Cela ne veut pas dire que l'ouvrage pourra être lu d'un bout à l'autre par n'importe quel lecteur. Il est beaucoup trop dense sauf pour les plus résolus. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de référence sur tout ce qui est connu actuellement de l'histoire, des sites et de la culture maya. En ce sens, cette édition, comme les précédentes, n'est que provisoire. La recherche sur les Mayas avance très rapidement et il faut s'attendre à de nouvelles informations et de nouvelles découvertes dans les années à venir, qui viendront modifier et augmenter notre compréhension de cette civilisation, tout comme le présent ouvrage est venu modifier le point de vue exprimé par Morley dans la première édition. D'ici là, l'ouvrage de Sharer demeure la meilleure synthèse de l'état actuel de nos connaissances sur cette société.